

## **Emmanuel Wallon**

Professeur de sociologie politique à l'Université Paris X-Nanterre

Article paru dans *Une histoire du spectacle militant, Théâtre et cinéma militants, (1966-1981) \**, sous la direction de Christian Biet et Olivier Neveux, L'Entretemps (avec le soutien de l'Université Paris X-Nanterre), Vic-la-Gardiole, 2007, p 47-79.

(\* Actes du colloque des 21-24 mai 2003, Université Paris X- Nanterre, Cinémathèque française, Cartoucherie de Vincennes.)

### **«Tout est politique, camarade, même l'esthétique !» L'extrême-gauche et l'art en France dans les années 1970 (quelques équivoques d'époque)**

Avec ses accents martiaux, la notion d'avant-garde ne peut prétendre à la même signification dans son acception esthétique et sa version politique. L'histoire des mouvements artistiques et la chronique des courants révolutionnaires avaient divergé dans les années 1920, alors que leur alliance était à l'ordre du jour à Moscou, Berlin et Paris. Elles n'ont pas mieux coïncidé dans la France des années 1970, tandis que le concept craquait à toutes ses jointures<sup>1</sup>. Pour comprendre les chassés-croisés entre les entreprises théoriques des organisations d'extrême-gauche et les innovations formelles des artistes engagés, il faut plonger dans les équivoques d'une décennie qui, pour avoir résonné de discours définitifs et de slogans radicaux, n'en a pas moins cultivé quelques paradoxes.

#### **Paradoxes**

Premier paradoxe : convertis au léninisme dans leur préparation du « grand soir », les anciens trublions de mai recyclent dans leurs journaux et leurs revues le glossaire volontariste des partis qui aspirent à guider le prolétariat, quand des artistes en quête de rupture commencent à se lasser de la succession des « ismes », censés forcer le dépassement perpétuel de la modernité de manifeste en proclamation.

Second paradoxe : au moment où les uns empruntent des pseudonymes pour se prémunir contre toute immixtion des Renseignements généraux (RG), quitte à s'abriter derrière des paravents et des prête-nom dans une semi-clandestinité peu risquée, les autres se laissent tenter par l'intégration au sein des institutions culturelles, quitte à en claquer la porte un peu plus tard en pestant contre la récupération officielle.

Troisième paradoxe : honnis pour leur esprit de compromis avec la domination capitaliste et l'idéologie bourgeoise, les dirigeants « réformistes » récusent le « réalisme socialiste » qui avait empesé les rapports entre le Parti communiste français (PCF) et les milieux artistiques et littéraires durant la guerre froide, cependant que les nouveaux hérauts de la « sociale » entendent mettre les artistes à l'école de Lénine, Trotski ou Mao.

Quatrième paradoxe : une fois achevé le long mandat d'André Malraux au ministère des Affaires culturelles, malgré quelques velléités répressives – celles de Maurice Druon en 1973 et d'Alain Peyrefitte en 1974 -, les « appareils idéologiques d'État » (AIE) auscultés par les althussériens<sup>2</sup> ménagent une place croissante aux francs-tireurs de la création indépendante, comme s'il n'en redoutaient plus les initiatives subversives<sup>3</sup>.

Le cinquième paradoxe n'est pas le moins intrigant. Issus en majorité des milieux instruits de la bourgeoisie éclairée, les cadres des organisations se réclamant du « camp révolutionnaire » disposaient d'un riche répertoire de références et d'expériences, durant les répétitions qui suivirent l'improvisation de mai 68, pour bâtir une doctrine à même de favoriser la convergence entre les animateurs de mobilisations sociales et les artistes bravant les codes de représentation consacrés. Au théâtre en particulier, des plateaux ébranlés par les audaces de Jarry, les intuitions d'Artaud, les invocations de Breton, les élans des Prévert, les outrances de Vian, des ateliers traversés par l'inspiration brechtienne ou parcourus par les influences de la « contre-culture » nord-américaine s'offraient à la rencontre. Or à quelques exceptions près, l'extrême-gauche bâcla par de hâtives formules sa réflexion sur les rapports de la politique à l'esthétique.

Tout s'est passé en apparence comme si la créativité des luttes civiles, venues ces années-là bousculer un mouvement ouvrier que ses divisions et ses faiblesses commençaient à éreinter, avait absorbé les réserves d'imagination de cette partie de l'intelligentsia, échauffée par la flambée de 1968. La réalité est bien sûr plus complexe. La lecture de la presse publique et des bulletins internes des organisations d'extrême-gauche –

<sup>1</sup> Voir René Lourau, *Autodissolution des avant-gardes*, Galilée, Paris, 1980.

<sup>2</sup> Voir Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *La Pensée*, Paris, avril 1970 ; et L. Althusser, *Positions*, Ed. sociales, Paris, 1976.

<sup>3</sup> Voir E. Wallon, articles « Mai 68 », « Druon (ministère) » et « Peyrefitte (ministère) », in *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, sous la direction de E. de Waresquiel, Larousse et Presses du CNRS, Paris, 2001.

qualifiées de « groupuscules » avec une intention polémique mais non sans véracité statistique par le ministère de l'Intérieur – montre que leurs militants étaient accaparés par des divergences doctrinales et des controverses tactiques, qui les dispensaient de débattre de sujets tels que l'autonomie de l'art dans un processus d'émancipation générale. L'attention par eux accordée au théâtre et au cinéma militants procédait plus d'un objectif propagandiste que d'une ambition de déranger les codes du langage ou les canons de la représentation. Le souci d'être compris des masses populaires éloigna plusieurs partis, ouvertement ouvriéristes, des audaces formelles d'artistes dont le radicalisme faisait pourtant écho au leur, sur fond d'anti-impérialisme ou d'antimilitarisme, de revendication féministe ou d'affirmation homosexuelle. Des batailles pour le droit à la contraception et à l'avortement aux combats contre le tout-nucléaire ou pour l'amélioration du cadre de vie, des manifestations de solidarité internationale aux mobilisations antiracistes, les modalités d'expression collective évoluaient pourtant de façon assez profonde pour affecter la perception d'un large public.

L'essor d'un théâtre militant, dont la finalité didactique brida parfois l'inventivité stylistique, a peut-être moins contribué au travail de la conscience que certains essais menés au sein des institutions dramatiques ou dans leur proche voisinage par des metteurs en scène qui croyaient en l'autonomie de leur art, bien qu'ils fussent tiraillés entre leurs convictions politiques et les subventions ministérielles. Fédérées par leur hostilité aux hiérarchies officielles et aux convenances bourgeoises, les « avant-gardes » de la révolte et de la critique, économes en apologues et généreuses en anathèmes, confluèrent contre les académies du goût sans altérer leurs logiques respectives.

Leurs efforts parallèles ont produit sur la scène artistique des changements qu'elles n'avaient pas toujours prévus. Ainsi les praticiens du théâtre d'agit-prop renouèrent avec des modes de production et d'interpellation du public que beaucoup de compagnies allaient ensuite développer, dans la rue comme en salle. Par ailleurs les mouvements qui portaient la parole intime en place publique, pour dévoiler les rapports d'oppression économique, culturelle et sexuelle aliénant la vie domestique, perturbèrent de façon durable les ordres du discours et les codes du spectacle. Ces dynamiques conjuguées se sont révélées plus subversives à la longue que les tentatives sporadiques de structurer un « front culturel révolutionnaire », à l'appel de divers groupes (dont les Parisiens de la Troupe Z et de la Fanfare des Quinziémars, en 1975-1976), par l'implication des collectifs artistiques dans les grèves ouvrières et les luttes urbaines.

### **Aspirations**

« Totalemment engagé et totalemment libre ». Sartre situait dans cette antithèse l'être embarqué dans son siècle<sup>4</sup>. A cet égard, les années 1970 méritent le titre d'époque emportée.

Il faut d'abord entendre dans cette expression l'écho d'une colère qui, loin de retomber après la claque électorale de juin 1968, a retenti des campus aux lycées, des usines aux quartiers, des bureaux aux hôpitaux et aux tribunaux, des théâtres aux foyers, des avenues aux courées et des salles de rédaction jusqu'au sein des casernes. Le ton reste virulent dans la jeunesse. Tandis que le Parti communiste français (PCF) soigne ses appareils, que la Section française de l'internationale ouvrière (SFIO) panse ses blessures, des milliers de lycéens et d'étudiants, mais aussi des centaines d'ouvriers, d'employés, de cadres et de professionnels indépendants s'aventurent dans le militantisme. À l'intérieur ou à l'extérieur des organisations d'extrême-gauche, ils dépensent de longues heures à tenir des réunions enfumées, à rédiger des communiqués enfiévrés, à tirer des tracts sur des ronéos encrassées, à défiler dans des manifestations enjouées, à veiller dans des services d'ordre entraînés. Les plus déterminés se font embaucher dans des entreprises pour pénétrer la classe ouvrière et investir les instances syndicales. Beaucoup mènent leurs activités sur plusieurs fronts à la fois, dans les collectifs « anti-impérialistes » dénonçant la guerre du Viêt-nam, le putsch des généraux chiliens, les dictatures en Grèce, au Brésil ou en Argentine, l'exploitation du tiers-monde et l'occupation des territoires palestiniens, mais aussi dans des comités de quartier et des groupes de solidarité avec les travailleurs immigrés.

Créant des groupes sur leur lieu de résidence ou de travail, un nombre croissant de femmes s'efforcent d'inscrire leur combat spécifique dans la lutte globale, le démantèlement de la domination masculine devenant une condition *sine qua non* de l'émancipation universelle. Malgré sa teneur économiste, la vulgate marxiste s'enrichit d'apports inédits. La contestation du mode de production n'impose plus seulement la construction d'un rapport de forces dans les fabriques et les administrations ; elle commande désormais de déranger les processus de sélection et de dressage en vigueur à l'école et dans la famille. Elle ne débouche plus seulement sur la conquête du pouvoir central, levier que la frange éclairée du prolétariat saisira pour le manœuvrer jusqu'à l'avènement du socialisme ; elle réclame dorénavant le concours de l'ensemble des entreprises qui enrayent le cycle de reconstitution de la capacité de travail et le système de conditionnement des masses laborieuses, des supermarchés aux salles obscures. Sans aller franchement jusqu'au rejet du productivisme, objet de discordes

---

<sup>4</sup> Cf. « Présentation des Temps Modernes », in *Les Temps Modernes*, n° 1, Paris, 1945, repris in Jean-Paul Sartre, *Situations II*, Gallimard, Paris, 1948, p. 28 ; voir le commentaire de Jacques Derrida in « "Il courait mort" : salut, salut », *Les Temps Modernes*, 50 ans, n° 587, mars-avril-mai 1945, p. 7-54.

entre les organisations de type léniniste et les courants écologistes émergents, entre annonciateurs du « grand soir » et visionnaires de « l'An 01 »<sup>5</sup>, la majorité des « révolutionnaires » condamnent un programme électronucléaire cuirassé de mesures policières. Ils refusent en bloc un type de croissance qui privilégie la performance et l'obéissance.

Il faut ensuite comprendre l'emportement de cette période au sens d'évanouissement de la mémoire, car la décennie qui précède l'alternance de 1981 demeure mal étudiée. Trop proche encore pour appartenir à l'histoire, déjà trop lointaine pour relever de l'actualité, la phase que Pascal Ory a joliment nommée « l'entre-deux-mai » a surtout pâti de sa réputation d'intervalle entre deux grandes dates de la vie politique française<sup>6</sup>. Il n'est pas aisé d'en relire le journal, car les archives manquent et les témoins esquivent<sup>7</sup>. La littérature universitaire demeure lacunaire. A quelques exceptions près<sup>8</sup>, elle tourne autour du pic contestataire de 1968<sup>9</sup>. Eux-mêmes passés du statut d'étudiants « enragés » à des postes d'enseignants pondérés, d'éminents acteurs de l'époque répugnent à conduire l'analyse qui les obligerait à exhumer des textes cadrant mal avec la vitrine de leur curriculum. Du reste, une plongée dans les monceaux de revues et journaux, tracts et affichettes, circulaires et bulletins internes, comptes-rendus d'instances nationales et régionales, procès-verbaux de réunions de secteur, de section, de cellule, de tendance ou de fraction accumulés par ces groupes procurerait plus de matériaux sur la logique partisane des léninistes que d'éléments sur une théorie marxiste de l'art. Quant aux essais et traités, d'une abondance sans limite en ce qui concerne les mandats de François Mitterrand, leur discrétion à l'endroit des années Pompidou et Giscard n'est pas un gage de précision. A l'exemple d'ouvrages tels que *Génération*, la saga de Hervé Hamon et Patrick Rotman<sup>10</sup>, ou de *Leur jeunesse et la nôtre*, de Jean Birnbaum<sup>11</sup>, le journalisme s'est attardé sur les itinéraires individuels plutôt que sur les engouements collectifs.

Pour l'intelligence du siècle, cette séquence représente quand même mieux qu'une simple transition entre le moment de la rébellion et le temps des réformes. Une espérance sans contours la parcourut avant de se résigner à des attentes mesurées. En 1969, Alain Geismar, et Serge July, de retour de Cuba, prédisaient la guerre civile pour demain<sup>12</sup>. Il se trouvait toujours, vers 1970, des vigies pour qualifier la situation de pré-révolutionnaire. A mi-chemin, les thèses du premier congrès de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) s'intitulaient encore « Une chance historique pour la révolution socialiste <sup>13</sup> », à quoi l'Organisation communiste Révolution! (OCR, surnommée « Révo ») renchérisait dans une brochure de 1975: « La tendance générale est à la révolution <sup>14</sup> ». Mais bientôt ces augures reconnurent dans un retournement dialectique que le caractère structurel de la crise du capitalisme n'entraînait pas nécessairement l'effondrement des régimes à son service. En 1980, nombre de déçus de l'insurrection jugeaient au contraire leurs contemporains acquis au conservatisme. D'un cap à l'autre, le bilan idéologique ne se résume pas pour autant à la glissade de quelques intellectuels, de la chanson des lendemains radieux du communisme aux plaintes désabusées du post-modernisme. La réflexion théorique remit au goût du jour des débats éclos dans l'entre-deux-guerres, mais elle entama aussi des négociations nouvelles entre le marxisme, le freudisme et le structuralisme, en puisant au petit bonheur dans une riche production philosophique et sémiologique.

Loin de former un bloc, la décennie comporte des césures et des fractures. Aux élections législatives des 23 et 30 juin 1968, les gaullistes de l'Union pour la défense de la République (UDR), leurs alliés Républicains indépendants (RI) et centristes (PDM-CD) récoltèrent 46,3% des suffrages exprimés au premier tour (dont 38% pour la seule UDR) et la majorité absolue des sièges au second tour (dont 293 pour l'UDR sur un total de 487). La signature du « Programme commun de gouvernement » en juin 1972, sa rupture en septembre 1977 marquent deux jalons dans la vie de la gauche. En octobre 1973, le premier choc pétrolier précéda des

---

<sup>5</sup> Voir Gébé, *L'An 01*, bande dessinée parue en série à partir de 1970 dans *Politique Hebdo*, puis dans *Charlie Mensuel*, reprise en album aux Éditions du Square, Paris, 1972 (rééd. Dargaud, Paris, 1983 et l'Association, Paris, 2000); voir aussi, *L'An 01*, film de Jacques Doillon (France, 1973).

<sup>6</sup> Voir P. Ory, *L'Entre-Deux-Mai, Histoire culturelle de la France, mai 1968 - mai 1981*, Seuil, Paris, 1983.

<sup>7</sup> Cet article a notamment bénéficié de la bibliographie, des collections de périodiques et des fonds d'archives du Centre d'histoire du travail (CHT), auprès de l'Université Bernard Palissy de Nantes, dont le catalogue est consultable en ligne (<http://palissy.humana.univ-nantes.fr/labos/cht/presen.html>).

<sup>8</sup> Voir notamment Gil Delannoi, *Les années utopiques, 1968-1978*, La Découverte, Paris, 1990.

<sup>9</sup> Voir notamment Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Les années 68, Le temps de la contestation*, IHTP/CNRS, Complexe, Bruxelles, 2000 ; et Isabelle Sommier, *La violence politique et son deuil, L'après-68 en France et en Italie*, Presses universitaires de Rennes, 1998.

<sup>10</sup> Voir H. Hamon et P. Rotman, *Génération, Tome 1, Les années de rêve ; Tome 2, Les années de poudre*, Seuil, Paris, 1987 et 1988.

<sup>11</sup> Cf. Jean Birnbaum, *Leur jeunesse et la nôtre, L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Stock, Paris, 2005.

<sup>12</sup> Cf. Serge July, Alain Geismar et Eryln Morane, *Vers la guerre civile*, Éditions et publications Premières, Paris, 1969.

<sup>13</sup> *Cahier Rouge*, nouvelle série, n° 1, p. 48, décembre 1974.

<sup>14</sup> *Cahiers Révolution !*, n° 7, Éditions GL, Paris, 1975.

restructurations industrielles coûteuses en emplois. La peur du chômage et l'obsession de l'inflation pesèrent dès lors autant sur les décisions budgétaires que sur les revendications salariales. Contenues sur le terrain des luttes sociales, les aspirations à changer la vie se reportèrent vers la scène électorale. Le succès de la gauche unie aux municipales de 1977 et son échec dans la désunion aux législatives de 1978 laissaient dans l'incertitude l'issue des présidentielles de 1981, auxquelles Mitterrand se préparait pour la troisième reprise, à la tête d'un Parti socialiste (PS) qu'il avait rénové et rassemblé depuis le congrès d'Épinay en juin 1971.

## Organisations

L'extrême-gauche a connu la croissance et le déclin en peu d'années, sans cesser de battre le pavé<sup>15</sup>. L'acte inaugural de l'aventure fut dominé par les maoïstes. Le « Grand Timonier » avait des partisans coriaces. Fomentée en 1966, une scission de l'Union des étudiants communistes (UEC) rejetait dos-à-dos le « révisionnisme » du PCF, la « déviation » trotskyste et les illusions petites-bourgeoises de la jeunesse estudiantine : « Feu Nikita Khrouchtchev avait du communisme une idée économiste vulgaire : un plat de goulasch. Ses émules lyonnais prennent la relève et clament leur besoin de " bonheur ", abstrait et " pacifique ". Les marxistes-léninistes répudient cet idéal de bourgeois arriviste. Ils reprennent le drapeau de la lutte communiste; Ils appellent les étudiants progressistes à rejeter leurs illusions, à se préparer à la lutte<sup>16</sup>. » Sous la manchette de *Jeune Garde*, elle donna naissance à l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes (UJC-ml). Galvanisés par « l'idéologie prolétarienne », ses membres adoptèrent la rhétorique, le style et les dogmes du régime de Pékin sur fond de « révolution culturelle », exercices dans lesquels excellaient encore Jacques et Claudie Broyelle<sup>17</sup>. En 1968, l'UJC-ml refusa de participer à la révolte étudiante, qu'elle estimait manipulée par les sociaux-démocrates avec la complicité des trotskystes afin d'empêcher la jeunesse de se ranger sous la bannière du prolétariat. Cette orientation causa l'explosion de la planète « mao ». Dissoute par le décret du 12 juin 1968 avec les autres organisations séditeuses, l'UJC-ml se déchira tout l'été. Pour les uns, l'urgence était à l'insertion dans la classe laborieuse - pour ne pas dire à l'assimilation. Robert Linhart défendit *mordicus* la ligne de « l'établissement », qu'à titre personnel il appliqua dès septembre chez Citroën<sup>18</sup>, imité par Tiennot Grumbach. Pour les autres, l'heure de l'action avait sonné: il suffisait de donner l'exemple pour attiser la fusion entre les étudiants et les ouvriers .

Le noyau prochinois de l'UJC-ml engendra en 1970 le groupe Front rouge (FR), qui donna vie à son tour au Parti communiste révolutionnaire marxiste-léniniste (PCR-ml), actif de 1974 à 1983 sous la direction de Max Cluzot, avec son journal fièrement baptisé *Le Quotidien du peuple*, malgré un tirage discret en comparaison de son homonyme pékinois. Une autre organisation, jugeant sa cousine trop perméable aux vices hédonistes de la petite bourgeoisie et aux tentations réformistes des mouvements sociaux, s'était cependant constituée en 1967 sous le nom de Parti communiste marxiste-léniniste de France (PCMLF), à l'instigation de François Marty (décédé en 1971), Christian Mailet (mort en 2003) et Jacques Jurquet, avec quelques militants de la Fédération des cercles marxistes-léninistes (FC-ml, 1964-1965) puis du Mouvement communiste français marxiste-léniniste (MCF-ml, 1966-1967), doté de son organe *L'Humanité nouvelle*, édité depuis 1965. Le PCMLF fut prohibé en juin 1968, puis de nouveau autorisé en 1978 sous le sigle PCML. S'exprimant à partir de 1969 à travers le journal *Humanité rouge* (HR), tribune de la « pensée Maotsétoung », dont le rythme de parution varia au cours de la décennie, ce courant dogmatique ne répudiait le stalinisme des partis sous influence soviétique que pour l'assimiler dans ses versions chinoises et albanaises, aussi longtemps du moins que celles-ci s'accordèrent. Quand les émules du PCR-ml mettaient entre guillemets le C de P<sup>o</sup>C<sup>o</sup>F, les diffuseurs de HR utilisaient de semblables pincettes pour le F de PC<sup>o</sup>F... Frères adverses en marxisme-léninisme, ils tentèrent de s'unifier en 1979 mais durent y renoncer dès 1980, après avoir publié en commun *Le Quotidien du peuple* quatre mois durant. Un éphémère Parti pour une alternative communiste (PAC) succéda au PCML en 1984, puis s'éteignit en 1988. Ainsi disparut de la scène politique le courant « mao dogma » ou « mao-stal », dont le sectarisme avait largement surclassé celui de ses ennemis trotskistes, au moment où ces derniers s'illustraient dans l'arène électorale.

Le courant spontanéiste, baptisé « mao spontex », s'en est détaché après avoir persévéré quelques mois dans des tentatives d'implantation parmi les travailleurs. Électrisé par un climat volatil, il allait s'évanouir aussi vite qu'il s'était épanoui. Remis du psychodrame de l'UJC-ml, Benny Lévy (dit « Pierre Victor ») jeta avec Jean-Pierre Le Dantec et Michel Le Bris les bases de la Gauche prolétarienne (GP) début 1969, annexant ainsi *La Cause du peuple*, née le 1<sup>er</sup> mai 1968. Alain Geismar et Serge July, deux figures du Mouvement du 22 mars, les rejoignirent, de même que les écrivains Daniel Rondeau et Olivier Rolin, le psychanalyste Gérard Miller et le cinéaste Marin Karmitz. Pour sa part, l'architecte Roland Castro édifia avec quelques amis Vive la Révolution

<sup>15</sup> Voir notamment Roland Biard, *Dictionnaire de l'extrême-gauche de 1945 à nos jours*, Belfond, Paris, 1978.

<sup>16</sup> Extrait de *Jeune Garde*, n°1, mars 1967 (journal de la cellule Alfred Gandois de Lyon).

<sup>17</sup> Voir Jacques et Claudie Broyelle, *Deuxième retour de Chine*, Seuil, Paris, 1978.

<sup>18</sup> Voir Robert Linhart, *L'Établi*, Minuit, Paris, 1978 ; voir également « Les établis maoïstes », Fonds Marnix Dressen (cote F deta res 800), Inventaire par Grégory Cingal, BDIC, F, pièce 7099, Nanterre, 2000.

(VLR), de 1969 à 1971, dont l'organe s'appelait simplement *Tout !*. Les facultés d'agitatrice de la GP éclipsèrent d'abord la concurrence. Elle survécut à sa dissolution sur l'ordre de Raymond Marcellin, le 27 mai 1970, en se fondant dans le Secours rouge, proclamé contre la répression le 11 juin 1970, mais décida elle-même de se disperser en novembre 1973, après avoir frôlé le choix des armes. À l'image de *J'accuse - La Cause du peuple*, dont les éditoriaux vilipendaient le régime pompidolien, l'oppression ouvrière, l'ordre bourgeois et l'impérialisme américain, l'impétuosité de cette mouvance ne rencontrait pas de digues assez hautes pour le canaliser. Ses idées se sont disséminées dans diverses sphères de la société, tandis que ses leaders entamaient leur conversion sur des chemins séparés. Le lancement du quotidien *Libération*, dont le premier numéro parut le 22 mai 1973 avec l'appui de Jean-Paul Sartre, inaugura une ère nouvelle pour la mouvance spontanéiste. Abjurant le bolchevisme, ses chefs renoncèrent du même coup à la violence politique, à la prétention d'une théorie unificatrice et à la construction d'une organisation hiérarchisée, pour s'introduire dans les différents compartiments de la vie publique, de l'art à l'édition, de l'université à la publicité.

Pendant ce temps, les trotskystes des diverses obédiences de la IVe Internationale s'efforçaient de bâtir des entités rivales. Proches de Pierre Bussel, alias « Lambert », exclu de la IVe Internationale en 1952 avec un groupe comprenant l'historien Pierre Broué, Marcel Gibelin, Marcel Favre-Bleibtreu, Michel Lequenne et Michèle Mestre, les « lambertistes » de l'Organisation communiste internationaliste (OCI, fondée en 1965) maniaient une dialectique de fer, relayée par l'hebdomadaire *Informations ouvrières*. Étrangers au mouvement des femmes comme aux démonstrations de « l'individualisme petit-bourgeois », ils consolidèrent leurs positions dans les instances dirigeantes de Force ouvrière (FO), tandis que certains se laissaient tenter par l'entrisme au sein du PS, à l'instar d'un certain Lionel Jospin, recruté à l'OCI dès 1965 sous l'influence de Michel Lautrec et de Boris Fraenkel<sup>19</sup>. Sa filiale apparue en 1968, l'Alliance des jeunes pour le socialisme (AJS), en imitait le style sous la férule de Jean-Christophe Cambadélis (dit « Kostas »)<sup>20</sup>; Stéphane Just (mort en 1997), Charles Berg et Marc Rozenblatt. Fortement impliquée dans l'Union nationale des étudiants de France (UNEF), l'AJS plaça aussi des fidèles à la direction de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF) dont la trésorerie suscitait ses appétits.

Ces deux formations entrèrent en compétition avec la nouvelle Ligue communiste, créée en 1969. Réunissant un noyau de l'ancien Parti communiste internationaliste (PCI, section française de la IVe Internationale), composé de proches de Pierre Franck et d'Ernest Mandel<sup>21</sup>, avec les militants des Jeunesses communistes révolutionnaires (JCR), emmenés en 1966 par Alain Krivine, Daniel Bensaïd et Henri Weber hors de l'UEC (section Sorbonne/Lettres), elle fut dissoute par décret le 28 juin 1973 après des affrontements avec le groupe d'extrême-droite Ordre nouveau, maintenue de fait autour du journal *Rouge*, puis reconstituée sous le nom de Ligue communiste révolutionnaire (LCR) en décembre 1974, après un rodage de quelques mois sous le sigle de Front communiste révolutionnaire (FCR). Cette organisation allait se révéler l'une des plus dynamiques de la galaxie d'extrême-gauche, l'une des plus actives dans le monde syndical, enfin l'une des plus visibles à défaut d'être la plus influente dans les mouvements sociaux<sup>22</sup>. Ces « franckistes » ne faisaient pas grand cas de leurs cousins « pablistes » de l'Alliance marxiste révolutionnaire (AMR), attirés à l'écart du noyau de la IVe Internationale en 1969 par Michel Raptis (dit « Pablo »), suivi de Maurice Najman, entre autres, qui firent cause commune avec des autogestionnaires sortis du Parti socialiste unifié (PSU) en 1975. Ils dédaignaient surtout la poignée de « posadistes » ayant accompagné Juan Posadas dans la création d'un minuscule Parti communiste révolutionnaire/trotskyiste (PCR/T) en 1962.

Sur le « terrain des luttes », comme on disait alors, les vendeurs de *Rouge* rencontraient plus souvent leurs anciens camarades de l'OCR (publiant l'hebdomadaire *Révolution !*), qui devint en 1977 l'Organisation communiste des travailleurs (OCT, editrice de *L'Étincelle*), que leurs voisins en trotskisme, les diffuseurs de *Lutte ouvrière* (LO), auxquels ils finirent par s'allier pour les élections européennes de 1979 et de 1999. Les militants de « Révo » - inspirés de près ou de loin par les analyses de Cornélius Castoriadis, Claude Lefort et Jean-François

---

<sup>19</sup> Voir Boris Fraenkel, *Profession: révolutionnaire* (avec la collaboration de Sonia Combe), Latresne, Le Bord de l'eau, 2004.

<sup>20</sup> Voir Jean-Christophe Cambadélis, *Le chuchotements de la vérité*, Plon, Paris, 2000.

<sup>21</sup> Voir *Pour un portrait de Pierre Frank*, collectif, Éditions La Brèche, Paris, 1985 ; "Ernest Mandel, une vie pour la révolution", documentaire de Chris Den Hond, 90 min., 2005, et "Un homme nommé Ernest Mandel" de Frans Buyens, 40 min., 1972, diffusion La Brèche, Paris.

<sup>22</sup> Voir Jean-Paul Salles « La Ligue communiste révolutionnaire et ses militant(e)s (1968-1981), Étude d'une organisation et d'un milieu militant : contribution à l'histoire de l'extrême-gauche en France dans l'après-mai 1968 », thèse de doctorat sous la dir. de Michel Dreyfus, Université Panthéon-Sorbonne, 2004, publiée sous le titre *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981), Instrument du Grand Soir ou lieu d'apprentissage*, Presses universitaires de Rennes, 2005.

Liotard sur la nature de classe de l'État soviétique, dans l'ex-revue *Socialisme ou Barbarie* (1949-1965)<sup>23</sup> - ne se réclamaient tout à fait ni du chef de l'Armée rouge, ni du guide de la « Longue marche », mais oscillaient entre ces pôles de la pensée révolutionnaire. De son côté, LO continuait d'entretenir le mystère sur ses débats internes. Volontiers qualifiée de secte par ses propres alliées, l'organisation observe scrupuleusement la ligne politique et la morale militante prônées par son fondateur Robert Barcia (dit « Hardy »), lui-même formé à l'école de Pierre Bois et de David Korner (dit « Barta »), qui l'a dirigée sans faiblir depuis la fondation du groupe Voix ouvrière/Union communiste internationaliste en 1954. Avec l'hebdomadaire homonyme pour assurer sa présence parmi les travailleurs (depuis 1968) et Arlette Laguiller pour lui donner visage et parole (à compter de 1974), l'expression de LO culmine durant les campagnes électorales, conçues comme des tribunes publiques et non comme des échéances de changement, mais aussi à l'occasion de la fête annuelle qu'elle organise en région parisienne, où les troupes de théâtre rebelle et les chanteurs engagés se produisent volontiers.

A l'écart de ces chapelles, le Parti socialiste unifié (PSU), fondé en 1960 par les affidés du Parti socialiste autonome (PSA) et de l'Union de la gauche socialiste (UGS), en désaccord avec le ralliement de la SFIO à la défense de l'Algérie française, représentait une force plus conséquente en nombre d'adhérents, mais souvent moins déterminée à l'instant de l'action. Sas de passage entre la gauche « réformiste » et la gauche « révolutionnaire », cette formation était vouée à éprouver de vives tensions. Au milieu des années 1970, sa fête constitua, avec celle de LO, un grand rendez-vous de la culture militante<sup>24</sup>. Le rôle du délégué CFDT Charles Piaget, l'un de ses membres, dans la longue grève des ouvriers de Lip à Besançon, conféra une réelle audience à ses thèses autogestionnaires. Le PSU fut délesté de quelques cadres qui lui préférèrent la Ligue en 1973, comme Jacques Kergoat, mais surtout abandonné par ses dirigeants Michel Rocard et Robert Chapuis, qui rejoignirent le PS en 1974. Sous la conduite de Michel Mousel, il fut encore allégé de son aile « Gauche ouvrière et paysanne » (GOP), influencée par Marc Heurgon (décédé en 2001)<sup>25</sup> et animée entre autres par Emmanuel Terray, Gustave Massiah et Alain Lipietz ; celle-ci fusionna en 1977 avec le groupe Révolution !, alors qu'une autre branche donnait naissance aux Comités communistes pour l'autogestion (CCA) en mai 1977, après jonction avec quelques éléments de la LCR et de l'OCT, sous la direction de Gilles Casanova, Robi Morder et Didier Leschi. Le PSU a survécu tant bien que mal à ces amputations, avec son organe *Tribune socialiste*, jusqu'à sa disparition en 1989, après avoir porté la candidature de Huguette Bouchardeau à la présidentielle de 1981.

La question de l'organisation travaillait même la mouvance libertaire, rétive par nature à l'emprise d'un parti, quel qu'il soit. L'Organisation révolutionnaire anarchiste (ORA) résulta d'une scission de la vieille Fédération anarchiste (FA) en 1970. Éditrice de *Front Libertaire* (publié jusqu'en 1979), elle éclata elle-même en 1976 entre l'Union des travailleurs communistes libertaires (UTCL), dont les thèses sur le syndicalisme et la construction des mouvements sociaux la rapprochaient de l'OCT, et l'Organisation communiste libertaire (OCL). D'abord influencée par les vues « désirantes » de l'écrivain et théoricien Daniel Guérin (mort en 1988)<sup>26</sup>, collaborateur d'*Arcadie* et cofondateur du Front d'action homosexuelle révolutionnaire (FHAR) qui finit par rejoindre l'UTCL en 1980, l'OCL se laissa ensuite séduire par la frange des Autonomes, attirés par l'action violente et – pour une petite minorité – par la lutte armée, entre 1976 et 1984<sup>27</sup>. A l'exemple de Maurice Joyeux<sup>28</sup>, les militants fidèles à la Fédération anarchiste et au *Monde libertaire* ne cachaient pas leur goût pour une création artistique sans attache partisane, pourvu qu'elle renverse les codes admis et les normes en vigueur. L'épisode de sympathie réciproque entre surréalistes et libertaires au début des années 1950 avait donc laissé des traces<sup>29</sup>.

---

<sup>23</sup> Voir Philippe Gottraux, « *Socialisme ou Barbarie*, Histoire d'une revue iconoclaste dans la France de l'après-guerre », in *La Revue des revues*, n° 23, Paris, 1997 ; et P. Gottraux, *Le groupe "Socialisme ou Barbarie", Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Payot, Lausanne, 1997.

<sup>24</sup> Voir le fond PSU des Archives nationales (581AP/1 à 581AP/246), notamment 581AP/147 - Organismes de voyages et fêtes du PSU, 1971-1978.

<sup>25</sup> Voir Marc Heurgon, *Histoire du PSU (1958-1962)*, La Découverte, Paris, 1994.

<sup>26</sup> Voir Daniel Guérin, *Autobiographie de jeunesse*, Pierre Belfond, Paris, 1972.

<sup>27</sup> Voir Sébastien Schifres, « La mouvance autonome en France de 1976 à 1984 », Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine - sociologie politique, sous la direction d'Anne Steiner et Gilles Le Beguec, Université Paris X - Nanterre, 2004.

<sup>28</sup> Voir notamment Maurice Joyeux, *L'Anarchie et la société moderne, Précis sur une structure de la pensée et de l'action révolutionnaires et anarchistes*, Éd. du Monde libertaire, Paris, 1980 ; voir aussi la bibliographie de l'auteur sur le site *Rue des Anars*, [http://raforum.apinc.org/article.php?id\\_article=485](http://raforum.apinc.org/article.php?id_article=485)).

<sup>29</sup> Voir la brochure *Surréalisme et anarchisme, Écrits pour débattre*, Atelier de Création Libertaire, Lyon, novembre 1992 ; José Pierre, *Surréalisme et anarchie, Les "billets surréalistes" du Libertaire* (12 octobre 1951 - 8 janvier 1953), Plasma, coll. « En Dehors », Paris, 1983, 248 p. ; Roland Breton, "La rencontre entre surréalistes et anarchistes dans les années cinquante", article publié sur le site <http://raforum.apinc.org>, 2005 ; et Carole Reynaud-Paligot, *Parcours politique des surréalistes, 1919-1959*, CNRS Éditions, 1995, Paris.

## Émancipation

A l'exception des anarchistes authentiques, pariant à la fois sur l'ébranlement des foules et l'indépendance de l'individu, l'extrême-gauche organisée s'assignait des tâches d'une ampleur qui excédait ses forces. Elle envisageait de lever des mobilisations d'ampleur, de les éperonner pour les enhardir, d'en prendre la direction afin d'assurer leur convergence, tout en structurant leurs avant-gardes dans le noyau d'un futur parti apte à assaillir l'État. Sans mollir, il lui fallait digérer les apports originaux des luttes sociales, tout particulièrement celles des femmes, bien qu'elle remissent en cause les schémas organisationnels et les logiques discursives valorisant le rôle des chefs. Avait-elle le temps de songer à des complots contre les formes de la représentation? Seulement si cet effort conceptuel lui permettait d'esquisser les contours d'une société sans classes.

« Il faut rêver », écrivait Lénine, ce "rêveur" invétéré qui reprenait ainsi, à l'encontre des réalistes : "Si l'homme était complètement dépourvu de la faculté de rêver ainsi, s'il ne pouvait de temps à autre devancer le présent et contempler en imagination le tableau cohérent et entièrement achevé de l'œuvre qui s'ébauche à peine entre ses mains, je ne saurais décidément me représenter quel mobile ferait entreprendre à l'homme et mener à bien de vastes et fatigants travaux dans l'art, la science et la vie pratique..."<sup>30</sup> ». La raison rêveuse devance l'histoire, mais c'est la raison raisonnante qui l'accomplit. Le verbe soulève les masses, mais le discours révolutionnaire hésite entre la propagande et la transgression. L'art dévoile le réel, il affranchit la parole, il émancipe le regard, mais les artistes posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses. L'agitateur répand le doute, mais il est ennemi des énigmes. Il doit se tenir, lui enseigne encore Lénine, « un pas, pas deux, en avant des masses ». Quoi qu'il ressente à leur contact intime, la difficulté des œuvres ne saurait faire obstacle à leur appropriation par les exclus de la culture. Pour ce « camarade », il s'agit en somme d'opter entre l'élucidation des choses et l'illumination des esprits.

Il faut objectiver le monde afin que les hommes accèdent à la subjectivité illimitée que le jeune Marx prédit sous le communisme, lorsque les producteurs se seront emparés des moyens de production et qu'ils auront surmonté la division du travail. « L'abolition de la propriété privée est donc l'émancipation totale de tous les sens et de toutes les qualités humaines. (...) L'œil est devenu l'œil humain de même que son objet est devenu un objet social, humain, un objet venu de l'homme et destiné à l'homme. Les sens sont donc devenus directement dans leur *praxis* des théoriciens. Ils se rapportent à la chose pour la chose, mais la chose elle-même est un rapport humain objectif à elle-même et à l'homme et inversement<sup>31</sup> ». Le chemin promet d'être long et sinueux jusqu'à ce stade. « Le sens qui est encore prisonnier du besoin pratique grossier n'a qu'une signification limitée. (...) L'homme qui est dans le souci et dans le besoin n'a pas de sens pour le plus beau spectacle<sup>32</sup> ». En attendant des jours meilleurs, le militant garde priorité à l'explication et à l'action. Au risque de rejouer la farce éculée du fond et de la forme, il passe tout art au crible de l'efficacité. Sous ces projecteurs, les œuvres valent moins pour les brèches qu'elles percent dans la langue que pour les positions tenues par leurs auteurs dans la mêlée. Dans ces conditions, la distanciation menace constamment de régresser en didactisme. D'un pareil constat au postulat que les « gauchistes » auraient ranimé un jdanovisme après la lettre, promu un nouveau réalisme socialiste ou concocté un brechtisme sans Brecht pour marxistes d'outre-Marx, il y a un fossé qu'on ne franchira pas.

Art prolétaire par destination ou création révolutionnaire par essence? On reconnaît là les termes d'une alternative dont les surréalistes avaient depuis longtemps raillé la fausse symétrie. Or leurs textes étaient connus, sinon approuvés, par une partie des cadres des organisations citées. À travers le cas d'Henri Barbusse, « le vieil emmerdeur bien connu », André Breton avait d'abord, avec sa virulence coutumière, réglé leur compte aux partisans de l'éducation populaire, avocats de l'accès des ouvriers aux œuvres élevées, celles de Cocteau et Claudel, par exemple. « M. Barbusse est, sinon un réactionnaire, du moins un retardataire, ce qui ne vaut peut-être pas mieux », écrivait-il en 1926 de l'homme qui assumait alors la direction littéraire de *L'Humanité*. « La réalisation de la nécessité seule est d'ordre révolutionnaire. Il ne peut donc être permis de dire d'une œuvre qu'elle est d'essence révolutionnaire que si, contrairement à ce qui a lieu pour celles que nous recommandons M. Barbusse, la "substance" en question n'y fait pas complètement défaut<sup>33</sup> ». Dans la mesure où elle visait des poètes « bourgeois », cibles commodes, l'un en confiance avec le catholicisme et l'autre en délicatesse avec le surréalisme, cette charge contre l'écrivain communiste laissait encore dans l'ombre le problème de savoir si « l'essence révolutionnaire » d'une pièce sourdait d'un contenu politique, d'un style réaliste ou d'une propriété esthétique. En 1930, année du *Second Manifeste du surréalisme*, l'auteur de *Nadja* mit les points sur les "i" dans son hommage à Maïakovski.

« Plus que jamais, Majakowsky mort, nous refusons d'enregistrer l'affaiblissement de la position spirituelle et morale qu'il avait prise. Nous nions, et ceci encore pour longtemps, la possibilité d'existence d'une poésie ou

<sup>30</sup> Lénine, cité in *Ce que veut la Ligue communiste*, Maspero, Paris, 1972., p. 50.

<sup>31</sup> Karl Marx, *Critique de l'économie politique, Manuscrits de 1844*, Troisième manuscrit, trad. de Jean-Pierre Gougeon, Flammarion-GF, Paris, 1996, p. 149.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 151.

<sup>33</sup> André Breton, "Légitime défense", paru dans *La Révolution surréaliste (RS)*, n° 8, 1er décembre 1926, p. 30 à 36.

d'un art susceptible de s'accommoder de la simplification outrancière - à la Barbusse - des façons de penser et de sentir. Nous en sommes encore à demander qu'on nous montre une "œuvre d'art prolétarienne". La vie enthousiasmante du prolétariat en lutte, la vie stupéfiante et brisante de l'esprit livré aux bêtes de lui-même, de notre part il ne serait pas trop vain de ne vouloir faire qu'un de ces deux drames distincts. Qu'on n'attende de nous, dans ce domaine, aucune concession<sup>34</sup>. »

Soucieux de préserver la liberté de la pensée et l'indépendance de la création contre toute espèce d'utilitarisme légiférant sous couvert de marxisme, Breton appela les pères fondateurs à la rescousse, dans un article de 1933, pour admonester *L'Humanité*, organisatrice d'un concours de littérature prolétarienne. Friedrich Engels, expliqua-t-il, préférerait en matière de réalisme le royaliste Honoré de Balzac au communard Jules Vallès et même au naturaliste Émile Zola ; il considérerait par ailleurs le bourgeois Henrik Ibsen comme un progressiste du fait de sa position favorable à l'émancipation des femmes<sup>35</sup>. Son entrevue de 1938 avec Léon Trotski, dans la retraite mexicaine de ce dernier, le conforta dans cette position. On put voir en 2003, sur les écrans parisiens, une version chromo de l'intrigante rencontre, sous le regard de Diego Rivera et de Frida Kahlo<sup>36</sup>. Qu'advient-il quand l'avant-garde artistique fréquente l'avant-garde politique ? Vu de Hollywood, des conversations brillantes et des baisers torrides. Vu de Nanterre, c'est une autre histoire.

## Références

Beaucoup de bons militants furent d'abord de bons élèves. Khâgneux épris de Rimbaud et Lautréamont, normaliens frottés de Nietzsche et Heidegger, sociologues en herbe intrigués par Reich et Marcuse, étudiants en mathématiques, en sciences économiques ou politiques, ils ont prolongé leurs études par la lecture de Marx, Engels, Lénine, Trotski, Lukacs et Gramsci, qui faisaient l'objet d'exposés dans les cellules, les écoles de formation et les stages d'été de leurs organisations. Seuls les plus aguerris en matière d'esthétique ont fréquenté les théoriciens de l'École de Francfort, Theodor Adorno et Max Horkheimer, rarement Walter Benjamin dont le retour en grâce est postérieur.

Pour aborder les problèmes de la culture, leurs références de prédilection tiennent sur une courte liste en tête de laquelle arrivent *L'idéologie allemande* (1846)<sup>37</sup> et *Misère de la philosophie* (1847)<sup>38</sup> du premier Marx, voire un florilège de textes du couple Marx-Engels sélectionnés sous l'égide du PCF<sup>39</sup>, *Matérialisme et empiriocriticisme* de Lénine (1909)<sup>40</sup> pour les courageux – seulement des passages piochés dans le recueil de ses *Écrits sur l'art et la littérature*<sup>41</sup>, avec des morceaux choisis de *Que faire ?* (1902) et *Le gauchisme, maladie infantile du communisme* (1920)<sup>42</sup>, pour les autres -, *Histoire et conscience de classe* de Georg Lukacs (1919-1922)<sup>43</sup>, *L'art et la vie sociale* (1912) de Gheorghii Plekhanov<sup>44</sup>, *Littérature et révolution* (1924) et *Leur morale et la nôtre* (1938) de Léon Trotski<sup>45</sup>, *Les intellectuels et l'organisation de la culture*, tiré des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci (1928-1937)<sup>46</sup>, enfin *L'achat du cuivre* (1939-1955) de Bertolt Brecht<sup>47</sup>. Les amateurs de Mao Tsé-Tung, trouvant peu de nourritures culturelles dans le *Petit Livre rouge*, en cherchant dans *De la contradiction* et *De la pratique* (1937)<sup>48</sup>, quitte à extrapoler au passage l'interprétation de mots d'ordre comme celui des "cent fleurs"... Les émules de Louis Althusser impressionnent les autres par leur savoir. Ceux-là ajoutent déjà dans leur anthologie des pages de Pierre Bourdieu, Roland

<sup>34</sup> André Breton, "La barque de l'amour s'est brisée contre la vie courante", in *Le Surréalisme au service de la révolution* (SASR), n°1, Paris, juillet 1930, p. 22 (orthographe originale).

<sup>35</sup> Cf. André Breton, "A propos du concours de littérature prolétarienne organisé par *L'Humanité*", in SASR, n° 5, mai 1933, p. 18. Voir aussi son discours, ceux de Julien Benda, Robert Musil et Aldous Huxley au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, à la Mutualité de Paris, en juin 1935, in *Une crainte qui les rassemblait, Paris 1935*, Textes réunis et présentés par Sandra Teroni & Wolfgang Klein, Éditions universitaires de Dijon, 2005.

<sup>36</sup> *Frida*, Film de Julie Taymor, Etats-Unis, 2003, avec Salma Hayek, Alfred Molina, Diego Luna, 120 mn.

<sup>37</sup> Avec F. Engels, Éditions sociales, Paris, nombreuses rééd.

<sup>38</sup> Éditions sociales, Paris, nombreuses rééd.

<sup>39</sup> Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur la littérature et l'art, Textes choisis* (préface de Maurice Thorez et introduction de Jean Fréville), Éditions sociales, Paris, 1954.

<sup>40</sup> Idem.

<sup>41</sup> Éditions de Moscou, 1969.

<sup>42</sup> Idem.

<sup>43</sup> Minuit, Paris, 1960 ; voir aussi Georg Lukacs, *La Théorie du roman*, Denoël, Paris, 1968, rééd. Gallimard, « Tel », Paris, 1989.

<sup>44</sup> Première trad. française : Éditions sociales, Paris, 1950.

<sup>45</sup> Respectivement parus en français chez Julliard, Paris, 1964 et J.-J. Pauvert, Paris, 1966.

<sup>46</sup> In *Quaderni di carcere*, Einaudi, Turin, 1975 ; trad. Gallimard, Paris, 1978-1996.

<sup>47</sup> In *Œuvres*, L'Arche, Paris, 1970 ; rééd. in B. Brecht, *Écrits sur le théâtre*, Gallimard, « La Pléiade », Paris,

<sup>48</sup> Éditions du peuple, Pékin, nombreuses rééd.

Barthes, Henri Lefebvre, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Félix Guattari. En Jean-Paul Sartre, ils révèrent le lutteur de *Qu'est-ce que la littérature* <sup>49</sup> mais ignorent le guetteur de *L'Idiot de la famille*<sup>50</sup>. Certains méditent les objections que lui avait lancées Pierre Naville en 1956<sup>51</sup>. A la librairie Maspero, les uns achètent Ernesto « Che » Guevara quand quelques autres dérobent Augusto Boal.

Leurs fréquentations artistiques ressemblent en général à celles des descendants de leur classe d'origine, sauf que le loisir leur manque pour les actualiser. Écoliers, ils avaient tâté des Musigrains. Collégiens, ils furent initiés à la tragédie classique. Lycéens, ils ont goûté aux films de la Nouvelle Vague. Étudiants à Jussieu ou à Vincennes, ils ont campé des nuits entières à la Cinémathèque, puis assisté dans une joyeuse cohue aux pièces du Grand Magic Circus à la Cité internationale. Leurs connaissances dans la sphère de l'art révolutionnaire sont toutefois moins fermes que leur assurance. Nos débatteurs, qui détaillent les disputes entre bolcheviks comme s'il y avaient pris part en personne, identifient mieux Anatole Lounatcharski que Vsevolod Meyerhold, Serge Eisenstein que Dziga Vertov, bien qu'en privé ils préfèrent Vladimir Maïakovski à Maxime Gorki. Ils sont informés sans en être réellement instruits des expériences du Proletkult en Russie, du « théâtre prolétarien » de Piscator et de la relève brechtienne à Berlin, comme ils le sont de l'agit-prop poétique des frères Prévert au sein du groupe Octobre, dans la France du Front populaire.

Ils ont saisi des bribes des polémiques qui agitèrent les mouvements artistiques après les deux guerres mondiales. Avertis des préceptes de Dada et des principes du surréalisme, ils n'ont guère entendu parler du lettrisme de la première manière, qui s'activa de 1945 à 1958 autour d'Isidore Isou, Gabriel Pomerand et Maurice Lemaître ; pas davantage des dissidents qui proclamèrent l'Internationale lettriste (IL) en 1952, c'est-à-dire Guy Debord, Gilles-Joseph Wolman, J.-L. Brau ; encore moins des conjurés de la deuxième IL (DIL) en 1963, à savoir les mêmes, sauf Debord, plus François Dufrene. Ils repèrent parfois quelques membres de Cobra (1948-1951), notamment Asger Jorn, Karel Appel, Constant, Corneille, Christian Dotremont. En revanche, la réputation de l'Internationale situationniste (IS, 1957-1972) est parvenue jusqu'à leurs oreilles, des écrits de Guy Debord, puis de Raoul Vaneigem demeurant sous leurs yeux. Les querelles entre Sartre et Camus, entre Beauvoir et Merleau-Ponty, appartiennent pour eux au passé, de même que *Nekrassov* (1955) relève déjà d'un répertoire suranné. La silhouette du fondateur des *Temps Modernes* les accompagne certes, comme nombre d'entre eux accompagneront sa dépouille au cimetière du Montparnasse, le 19 avril 1980, mais le dialogue du philosophe avec Benny Lévy, exclusif et obscur, ne les concerne pas.

Seule une minorité échauffée par l'astre d'Avignon avait osé crier « Vilar, Bèjart, Sa-la-zar ! » en juillet 1968. La majorité des militants qui s'intéressent aux arts du spectacle rejettent pourtant, par ignorance plutôt que par mépris, l'héritage que la gauche traditionnelle revendique dans ce domaine. L'institutionnalisation du théâtre populaire leur semble une preuve suffisante de l'ambiguïté des idéaux des pionniers. L'expérience de Chaillot lui paraît suspecte, le national corrompant le populaire. Mesurant mal ce que la scène publique devait à Maurice Pottecher, Henri Barbusse, Romain Rolland, André Antoine, Firmin Gémier, Léon Chanceler, Jean Vilar ou Jean Dasté, ils taxent de récupération les libéralités de l'administration culturelle, non sans qualifier ses retraits de répression. Parmi les dramaturges contemporains, ils retiennent Michel Vinaver pour *Les Coréens* (1955) et *La Demande d'emploi* (1971-1973), Jean Genet pour *Les Paravents* (1961 et 1966) plus que pour *Les Nègres* (1959), Armand Gatti pour *La Passion du général Franco*, interdite par Michel Debré en décembre 1968, enfin Jean-Paul Wenzel pour *Loin d'Hagondange* (1976) et son « théâtre du quotidien ». Le sort d'un Jean-Louis Barrault les indiffère, puisqu'il fut déclaré symboliquement mort lors de l'occupation de l'Odéon. Ils ont vent des recherches des metteurs en scène de la relève, les Roger Planchon, Antoine Vitez, Patrice Chéreau, Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdeuil, Bernard Chartreux, André Engel, Georges Lavaudant. Rares sont les activistes qui prennent le temps de participer à Nancy à la fête d'un théâtre libéré des ses carcans et de ses corsets, au contact du Living Theater, du Bread and Puppet, de Bob Wilson, de Tadeusz Kantor et de Jerzy Grotowski. Les cadres parisiens suivent de plus près les initiatives des troupes installées à la Cartoucherie<sup>52</sup> : ils saluent le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, la Tempête de Jean-Marie Serreau, sans omettre l'Aquarium de Jacques Nichet, Didier Bezace, Jean-Louis Benoît, Daniel Bournoux et compagnie, dont ils apprécient surtout la mise en scène d'une grève dans *La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit entre ses bras* (1976)<sup>53</sup>.

Les revues thématiques qui fournissaient un espace de dialogue entre arguments stratégiques et considérations esthétiques pouvaient les éclairer sur plusieurs questions théoriques qu'ils affrontaient. Encore fallait-il qu'ils y jettent un œil, entre la dissection d'un chapitre du *Capital* et l'exégèse d'une thèse de congrès. Pour de multiples motifs parmi lesquels son impact sur les masses ressort au premier plan, le cinématographe

<sup>49</sup> Gallimard, Paris, 1948.

<sup>50</sup> Gallimard, Paris, t. 1, 1971.

<sup>51</sup> Cf. Pierre Naville, *La révolution et les intellectuels*, Gallimard, « Idées », Paris, 1975, p. 127-214.

<sup>52</sup> Voir Joël Cramésnil, *La Cartoucherie, une aventure théâtrale*, Éditions de l'Amandier, Paris, 2004.

<sup>53</sup> Cf. Évelyne Ertel, « Le théâtre universitaire engagé : l'exemple du Théâtre de l'Aquarium », communication au colloque « Le théâtre dans le débat politique », Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle, 5-12 septembre 2005.

occupait davantage les esprits que le théâtre. L'extrême-gauche fréquente les ciné-clubs où ses sympathisants profitent des débats suivant les projections pour échafauder une critique à la fois érudite et engagée. Lecteurs occasionnels des *Cahiers du cinéma* (publiés depuis avril 1951), qui traversent leur période rouge sous l'influence de Jean-Louis Comolli, Serge Daney et Serge Tubiana<sup>54</sup>, ils consultent parfois *Cinéthique*, fondée par Marcel Hanoun et Gérard Leblanc (parue de 1969 à 1985), voire *Positif* (lancée en 1952), pourtant accusée par les précédentes de charrier un discours « confusionniste-réactionnaire »<sup>55</sup>. Ayant accordé peu de crédit aux articles rédigés hier par Roland Barthes, Guy Dumur ou Jean Duvignaud dans la revue *Théâtre populaire* (1953-1964)<sup>56</sup>, les militants négligent les pages consacrées dans *Travail théâtral* (1970-1979)<sup>57</sup> aux relations de l'art à la société par Françoise Kourilsky, Denis Bablet, Bernard Dort ou Émile Copfermann, lequel traite aussi ces sujets dans *Partisans*, qu'il dirige depuis 1963 chez François Maspero.

Ils dédaignent carrément la sémiologie absconse et la rhétorique incisive de *Tel Quel* (éditée au Seuil, de 1960 à 1982), aussi bien que le maoïsme chic et choc auquel Philippe Sollers fit place dans les pages de sa revue à partir de 1971. De concert avec Julia Kristeva, ce dernier adopta en effet à cette époque un matérialisme radical dont ses « Thèses générales » témoignèrent sous le double signe du marxisme et du freudisme. Dans cette perspective, ce qu'il avançait à propos de l'écriture et du texte valait sans doute pour les arts dans leur ensemble, une fois mis en fuite les fantômes du sujet. « Leur fonction est de faire apparaître la matérialité des enjeux symboliques d'une phase historique donnée et, notamment, la scène des conflits philosophiques et politiques, selon un mode spécifique, relativement autonome, indirect<sup>58</sup>. » L'autonomie indirecte et relative ainsi concédée à la sphère esthétique avait de quoi séduire des intellectuels écartelés entre leur sensibilité littéraire, assouplie à la lecture de Mallarmé et d'Apollinaire, et leur détermination révolutionnaire, trempée à l'écoute de Lénine et de Hô Chi Minh. De même pouvait leur convenir l'aveu, de nature à déjouer dialectiquement bien des contradictions, « [des] retards et [des] difficultés de la théorie marxiste-léniniste dans le champ des pratiques signifiantes, et plus généralement dans le champ idéologique<sup>59</sup> ». Les organisés les plus attentifs à ces problèmes - enseignants en lettres, chercheurs en sciences humaines, traducteurs, plasticiens, comédiens, animateurs ou salariés du secteur culturel - se rallieront de fait à ces vues, sans les cadrer aussi nettement que les théoriciens des périodiques spécialisés.

Tout se passait donc comme si l'extrême-gauche, par delà ses clivages, respectait une division du travail entre experts affairés à la construction d'un discours critique et doctrinaires requis par l'élaboration de programmes d'action. Pour les premiers, l'analyse de la forme artistique devint l'enjeu principal, car les mécanismes de la domination s'y dissimulent dans les voiles d'une fantasmagorie du sujet, les replis de l'inconscient collectif, les rouages du langage poétique, les schémas du montage cinématographique, les draperies de l'illusion théâtrale, bref dans les codes de la représentation symbolique. Pour les autres, elle relève d'un front secondaire, tant que l'œuvre véhicule avec elle (dans sa matière, faute de l'incorporer à sa manière même) le désir d'une émancipation sociale, d'une prise de conscience politique, d'une mobilisation des masses, donc la promesse d'un accomplissement historique. Les deux partis peuvent discuter ou polémiquer à l'occasion. De temps à autre ils savent remiser leurs divergences dans les coulisses de la lutte des classes, pour se retourner ensemble contre leurs ennemis déclarés: la réaction et ses « alliés objectifs ».

## Préférences

Loin devant la guerre d'Algérie (39%), l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 (32%) l'avènement de la Ve République (28%) et la guerre d'Indochine (15%), l'éruption de mai 68 représenterait « l'événement le plus important depuis la guerre » pour 64% des Français, interrogés en 2000<sup>60</sup>. Il est probable que ces résultats reflètent la nostalgie d'une génération aujourd'hui au faîte de son prestige, pour laquelle Daniel Cohn-Bendit et Jacques Sauvageot restent les camarades qui sifflèrent une joyeuse récréation au milieu des « trente glorieuses » de l'expansion. Il est aussi possible qu'ils signalent une certaine fascination, parmi les enfants des « enrégés » désormais rangés, pour ces brèves noces entre l'esthétique et la politique. « Qu'elle était jolie, l'insurrection de

<sup>54</sup> Voir Antoine de Baecque, *Les Cahiers du cinéma, Histoire d'une revue*, t. 1 1951-1959, t. 2, 1959-1981, Éditions de l'Étoile, Paris, 1991.

<sup>55</sup> Cf. « Cinéma, littérature, politique », 21 décembre 1970, déclaration cosignée par les responsables des *Cahiers du cinéma*, de *Cinéthique* et *Tel Quel* en réaction au n° 122 de *Positif*, in *Tel Quel*, n° 44, Seuil, Paris, p. 99.

<sup>56</sup> Voir Marco Consolini, *Théâtre populaire, Histoire d'une revue engagée*, Éditions de l'IMEC, Paris, 1998.

<sup>57</sup> Voir Julie de Faramond, « Travail théâtral, 1970-1979, Une décennie passée en revue », Thèse pour le doctorat en études théâtrales et arts du spectacle, sous la direction de Jean-Louis Besson, Université Paris X-Nanterre, 7 décembre 2005.

<sup>58</sup> P. Sollers, in *Tel Quel*, n° 44 (hiver 1971), Seuil, Paris, p. 96.

<sup>59</sup> « Cinéma, littérature, politique », *op. cit.*, p. 99.

<sup>60</sup> Sondage de l'Institut BVA paru in *Le Monde* du 29 novembre 2000 (auprès de 976 personnes interrogées par téléphone, avec deux réponses possibles).

papa ! », s'écrierait la Chimène de l'an 2001. Quitte à faire de l'atelier des Beaux-Arts le centre nerveux d'un mouvement qui n'en eut point - ou plutôt qui en connut cent - l'agitation universitaire et la grève générale se montrent avec le recul parées de beautés plastiques et de vertus poétiques. Beaucoup d'analystes eurent après-coup tendance à surévaluer la contribution des situationnistes à ce phénomène, oubliant que leurs écrits demeuraient alors assez confidentiels. Il est vrai que Guy Debord, Raoul Vaneigem et leurs amis n'ont jamais accepté de distinguer le fond de la forme, dans leur critique de la culture bourgeoise aussi bien que dans leur conception d'un art révolutionnaire<sup>61</sup>.

Pour la plupart, les militants se réclamant des différents rameaux du léninisme consentirent au contraire à séparer le contenu de l'enveloppe, sous prétexte d'opérer une liaison dialectique entre ces vieilles notions. Cette apparente régression théorique ne procédait pas nécessairement chez eux d'une fermeture d'esprit, commandée par le souhait de se conformer au goût des salariés. Une telle prétention à l'humilité, volontiers revendiquée par les adhérents de LO, heurtait chez beaucoup d'autres les barrières de l'éducation. Appartenant à l'élite intellectuelle des *Héritiers*, observée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans un ouvrage adapté par l'Aquarium<sup>62</sup>, les chefs des groupuscules jouissaient d'un patrimoine culturel qui faisait honneur à Maurice Ravel aussi bien qu'à John Coltrane, à Marcel Proust ainsi qu'à Boris Vian, à Carl von Dreyer de même qu'à Chris Marker. Leur catalogue englobait Pablo Picasso et Gérard Fromanger, leur répertoire Jarry et Beckett. Du constructivisme à la Nouvelle Vague, leurs préférences englobaient une grande variété d'œuvres et d'auteurs ayant fait preuve d'audace formelle sans rencontrer la compréhension des larges masses. Leur formation initiale et leur carrière ultérieure attestent une ouverture aux inventions artistiques du siècle. Pourtant les mobilisations politiques qu'ils impulsèrent ont avancé en osmose et non en symbiose avec les recherches artistiques de l'époque.

« Seul un parti, exerçant l'autorité qu'il a acquise, est capable de surmonter les flottements des masses elles-mêmes. Revêtir les masses des traits de la sainteté et réduire son propre programme à une "démocratie" amorphe, c'est se dissoudre dans la classe telle qu'elle est, se transformer d'avant-garde en arrière-garde et par là même, renoncer aux tâches révolutionnaires.<sup>63</sup> » Ainsi parlait Trotski. Les jeunes gens se réclamant de lui, de Lénine, de Mao ou de Castro pouvaient s'autoriser de cet avis pour lancer des programmes ambitieux, mais aussi pour s'affranchir du goût moyen. En fait, s'ils se méfièrent de la prétention d'enrôler l'art, ils s'abstinrent d'encourager ses écarts. Les débats acharnés de la gauche radicalisée abordaient rarement les questions d'esthétique pour elles-mêmes. Même les prises de position sur les politiques culturelles brillaient par leur discrétion de ce côté. La « Déclaration de Villeurbanne » du 25 mai 1968, dans laquelle Francis Jeanson et ses collègues des établissements d'action culturelle et des centres dramatiques tiraient un trait d'égalité entre la fréquentation des théâtres et l'appartenance à la cité, obtint peu d'audience en dehors des professions du spectacle<sup>64</sup>. Celles et ceux que leurs adversaires désignaient comme des « irresponsables » laissèrent André Malraux, Jacques Duhamel et leurs successeurs (pour le camp gouvernemental), Michel Durafour (parmi les élus centristes), Roland Leroy et Jack Ralite (pour l'opposition communiste), Bernard Pingaud et Jack Lang (au secrétariat à l'action culturelle du PS), débattre des missions d'un service public de la culture, incapables qu'ils furent de trancher s'il fallait en déplorer les carences ou en démasquer les tromperies.

En dehors du « mao-stal » qui collectionne les vignettes de Tirana, avec mineurs brandissant leurs marteaux piqueurs et semeuses redoublant d'ardeur dans l'application du Plan, les « gauchistes » honnissent le jdanovisme, rejeton du stalinisme. Pour autant, il leur déplait d'accorder son indépendance à l'esthétique, car ils regardent au mieux comme une rêverie petite-bourgeoise, au pire comme une ruse du grand capital, l'idée d'une séparation entre les sphères de la production et de la perception. De la consécration de l'œuvre au fétichisme de la marchandise, leur critique d'un marxisme sommaire opère une simple translation qui élude la méditation de Benjamin sur l'aura<sup>65</sup>. Lorsqu'ils parlent collectivement d'arts plastiques et de graphisme, de théâtre et de cinéma, c'est pour valoriser des œuvres au service des luttes et des auteurs portant la parole des opprimés. A titre privé, cela ne les empêche pas de biner leur jardin, aussi bien sur les plates-bandes de l'art « élitare pour tous »

---

<sup>61</sup> Pour une bibliographie sur le situationnisme, voir le site *La Revue des ressources* : [www.larevuedesressources.org/article.php3?id\\_article=41](http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=41).

<sup>62</sup> Cf. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers*, Minuit, Paris, 1964 ; *L'Héritier ou les étudiants pipés*, adaptation théâtrale d'après P. Bourdieu et J.-C. Passeron, Théâtre de l'Aquarium, Paris, 1968.

<sup>63</sup> Léon Trotsky, *Leur Morale et la nôtre* (Coyoacan, 1938), Appendices (Coyoacan, 1939), Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1966, p. 116.

<sup>64</sup> Reproduite in *La décentralisation théâtrales*, sous la dir. de R. Abirached, t. 3, 1968, *Le tournant*, Cahiers de l'ANRAT - Actes Sud, Arles, 1994, p. 195-200 ; voir Marie-Ange Rauch, « Le théâtre en France en 1968, Histoire d'une crise », Thèse de doctorat en Lettres et Sciences humaines, sous la direction de Robert Abirached, Université Paris X-Nanterre, 1994.

<sup>65</sup> Cf. Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » (1936), traduit de la version finale par Maurice de Gandillac, in *Essais*, t. 2, Denoël/Gonthier « Médiations », Paris, 1983, p. 27 à 126.

où excellent Takis, Vitez, Xenakis, que dans les friches d'une contre-culture où prolifèrent les fanzines alternatifs et le dessin satirique, le folk dansant et le rock musclé, la pop planante et la chanson protestataire.

Sur le premier plan, leurs faveurs vont par priorité aux artistes qui affichent leur travail dans la perspective d'une lutte politique, tels les plasticiens de la « nouvelle figuration » - Gilles Aillaud, Eduardo Arroyo, Henri Cueco - mais aussi les peintres défendus par Alain Jouffroy : Erro, Gérard Fromanger, Jacques Monory. Ils célèbrent bien sûr la « Salle rouge pour le Viêt-nam », au Salon de la jeune peinture de 1968-1969, le geste d'Ernest Pignon-Ernest collant 2.000 sérigraphies de gisants, des escaliers du Sacré-Cœur à ceux du métro Charonne, pour le centenaire de la Commune de Paris en 1970, la bravade des exposants qui retirent entre deux rangées de CRS<sup>66</sup> leurs œuvres de l'exposition du Grand-Palais, « 1960-1972, Douze ans d'art contemporain en France », la fresque réalisée par la coopérative des Malassis au centre commercial d'Échirolles, en 1975 à Grenoble<sup>67</sup>. En revanche les incursions dans la rue initiées par les « nouveaux réalistes » et le détournement des objets de consommation effectué par les amis de Pierre Restany les avaient peu touchés. D'ailleurs ces manifestations perdent à leurs yeux leur caractère subversif – en tous cas intempestif – en s'abritant dans les galeries, comme tendent à le faire les artistes conceptuels, ainsi que les groupes BMTP<sup>68</sup> et Support/Surface dont le formalisme les laissent de marbre.

Sur le second plan, ils prêtent aux cultures dites populaires le pouvoir d'ébranler la hiérarchie des valeurs dont les classes possédantes étayaient leur suprématie. Le goût de la fête et le sens du collectif sont mis à l'honneur lors des rassemblements militants, que ce soit pour protester contre l'extension d'un camp militaire aux côtés des paysans du Larzac, pour soutenir le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC), ou pour renflouer les caisses de *Politique Hebdo*, du PSU et de LO. Celles-ci offrent une scène moins confidentielle que les cafés-théâtres à la *protest song* à la française qui abonde alors en talents, de Colette Magny (*Répression*, 1972) à Anne Sylvestre (*Non, tu n'as pas de nom*, 1974), des doux d'Imago (*Folle avoine*) aux durs de Trust (*Antisocial*, 1980), de Roger Siffert l'Alsacien à Gilles Servat le Breton, sans oublier le Catalan Lluís LLach et les groupes d'exilés chiliens. Dans la France de *La Carmagnole* et de *L'Internationale*, de Georges Brassens et de Léo Ferré, la tradition de la chanson frondeuse est assez généreuse pour absorber des refrains radicaux. *Parachutiste* de Maxime Leforestier (1972), ou *Les barbares* de Bernard Lavilliers (1976) s'inscrivent dans une longue lignée, de Béranger (Pierre-Jean, 1780-1857), moquant *La censure* (1814) et *Les chantries des paroisses* (1817), à Béranger (François, 1937-2003), fredonnant *L'alternative* (1975) ou *Mamadou m'a dit* (1979)<sup>69</sup>. De même l'extrême-gauche accueille-t-elle avec ferveur dans ses rassemblements les images du cinéma militant, entre autres les films des groupes Medvekiné (1967-1974), animés par Pol Cèbe avec l'aide de la coopérative Slon, fondée par Chris Marker<sup>70</sup>.

En ce qui concerne le théâtre, quelques troupes se produisent également devant les stands de presse et les forums de discussion. Plus leurs pièces sont légères, à l'instar du Théâtre à bretelles d'Anne Quesemant et Laurent Berman, ou de la *2 CV Théâtre* de Jacques Livchine, Édith Rappoport et Hervée De Lafond (1977), mieux elles tournent. Les performances de Jean-Jacques Lebel, durant les années 1960, n'ont guère laissé de souvenir. Mais les militants aiment les happenings comiques, du genre de ceux que sut jadis susciter Jérôme Savary. Ils encouragent parfois l'aménagement de scènes parallèles, telles que le premier théâtre de la rue Dunois à Paris. Peut-être se faisaient-ils quelques illusions sur le caractère séditieux des modes de production « alternatifs » : leur essor résultait tantôt d'un choix politique, par bravade, tantôt d'un impératif économique, faute de subventions. Négliger cet aspect des choses interdirait de comprendre l'originalité des solutions développées par certaines compagnies, mais aussi la prompte assimilation, dès les années 1980, d'artistes et de metteurs en scène hier insoumis envers l'institution. A peine nos révolutionnaires remarquent-ils l'apparition d'un théâtre de rue plus spectaculaire et plus populaire, annoncée par le rendez-vous d'Aix-en-Provence, ville « ouverte aux saltimbanques » à l'appel de Jean Digne, en 1972, puis confirmée par « La Falaise des fous », festival coordonné dans le Jura par Michel Crespin, en 1980<sup>71</sup>. Ils discernent en revanche leur souci de rendre la parole aux « gens de peu » dans des réalisations comme celles du Théâtre populaire de Lorraine, dirigé par Jacques Kraemer avec le concours de Charles Tordjman. Les relectures de classiques pratiquées par le théâtre d'art les intéressent moins, même lorsque ces interprétations sont émaillées d'intentions politiques.

Pascal Ory décèle à ce propos une « politisation universelle du champ social » : « En termes culturels, c'est-à-dire à la recherche des valeurs spécifiques du milieu concerné, Mai 68 peut se résumer comme un radicalisme, décliné au travers de trois avatars : la politisation ("tout est politique"), l'avant-gardisme ("en avant toute"),

<sup>66</sup> Compagnies républicaines de sécurité.

<sup>67</sup> « Le Radeau de la méduse ou la dérive de la société de consommation » ; cf. Catherine Millet, *L'art contemporain en France*, Flammarion, Paris, 1987.

<sup>68</sup> Daniel Buren, Olivier Mosset, Niele Toroni, Michel Parmentier.

<sup>69</sup> Cf. C. Brunschwig, L.-J. Calvet & J.-C. Klein, *Cent ans de chanson française*, Seuil « Actuels », Paris, 1981, p. 47-50.

<sup>70</sup> Voir Groupes Medvekiné, double DVD, Éditions Montparnasse, Paris, 2006.

<sup>71</sup> Cf. E. Wallon, « Les arts de la rue », in *Universalia 2001*, Encyclopædia Universalis, Paris, p. 323-325.

l'utopisme ("tout est dans tout"). » Il en découle une soif de réalisme qui s'abreuve à de nouvelles sources. « La formule du "théâtre du quotidien" témoigne de cette tendance dans laquelle se reconnaîtra, un temps, toute une génération d'auteurs dramatiques et de metteurs en scène<sup>72</sup>. » La gauche radicalisée préférerait bien sûr amplifier le cri des sans voix qu'esquisser une articulation de l'indicible. Mais le classique distingue entre conditions objectives et perceptions subjectives allait être invalidé sur le terrain des émotions. Comme René Crevel l'avait pressenti à la veille de son suicide, le canal de la parole privée ménageait un passage vers des couches moins stratifiées de la réalité économique, sociale, conjugale<sup>73</sup>.

### Sensibilités

L'extrême-gauche avait faim de quotidien. Elle fut repue de « vécu » par les mouvements sociaux qu'elle a contribué à entretenir. Les organisations les ont souvent orchestrés mais jamais instrumentalisés en totalité. Leur dynamique et leur créativité les ont au contraire secouées, en éprouvant leurs cadres et en ébranlant leurs certitudes de l'intérieur. Les féministes qui y adhéraient prirent ainsi l'habitude de nommer « front interne » le combat qu'elle devaient mener en leur sein contre l'oppression subie sur le front de la famille et de l'emploi. Ces luttes ne réclamaient pas au préalable la transgression des codes de représentation par des spécialistes appelés artistes: elles incluaient la contestation des vieilles formes à leur façon de dire et d'agir. La nécessité d'absorber cette inventivité surgissant de la société a sans doute détourné d'autres voies de découverte les théoriciens de la révolution, fût-elle « permanente » ou « culturelle ».

La passion de la totalité a ses revers. Elle entraîne d'abord à définir dans les conflits de toutes natures le dénominateur - ou plutôt le détonateur - commun, qui ne saurait être que le cœur du moteur de la lutte des classes. Elle incite ensuite à surévaluer les points de désaccord par rapport au consensus entre camarades, en théâtralisant les dissensions, avec leur cortège d'accusations puis d'exclusions. La radicalité des exigences affirmées à l'extérieur de « l'orga » n'a ainsi d'équivalence que dans la violence des divergences avouées à l'intérieur, à peine atténuée par le jeu des tendances, lorsqu'elles sont autorisées. Elle s'exprime à l'inverse, dans des mouvements moins structurés, par la réticence à tracer une ligne de démarcation entre le témoignage et l'opinion, le document et l'œuvre, l'action et la création. Alors l'objectif niche dans le subjectif, le singulier dit le pluriel, l'expression privée dévoile et déploie la revendication collective.

Toutes les mobilisations n'instaurent pas une égale tension entre le collectif et le particulier, ni n'imposent une fusion aussi étroite entre les affaires de fond et de forme. Les mouvements étudiants, écologistes, internationalistes, tiers-mondistes, antiracistes - promouvant la solidarité avec des travailleurs immigrés plus durement exploités que les français -, comme ceux qui défendent les intérêts des locataires ou les droits des conscrits, se contentent des procédés en usage dans les luttes ouvrières : l'illustration, l'allégorie, la caricature, la satire, la farce. D'autres sollicitent plus directement l'imaginaire, parce qu'il importe de faciliter l'irruption de l'intime dans l'espace public, afin de démonter les mécanismes de la domination masculine et de l'aliénation patriarcale. Dans les mouvements féministes et les groupes homosexuels, non seulement il s'agit de faire droit à des paroles et des désirs dont les vertus libératoires sont niées par l'ordre bourgeois, mais il faut les imposer comme légitimes dans les milieux ouvriers où l'intolérance et les préjugés sévissent le plus fort. Cette dernière considération autorise à puiser l'inspiration dans des œuvres de fiction, plus audacieuses et révélatrices en l'espèce que les manuels du parfait communiste.

C'est pourquoi le mouvement des femmes (à ne pas confondre dans sa diversité avec l'unique « MLF », sigle déposé par Antoinette Fouque, fondatrice du groupe « Psychanalyse et politique », directrice de la librairie et des éditions Des femmes) a mis à nu les représentations du masculin et du féminin dans le champ de la production artistique et littéraire. Une « revue théorique féministe radicale » comme *Questions féministes*, lancée en 1977 par Christine Delphy et Monique Wittig avec d'autres personnalités influencées par l'antinaturalisme de Simone de Beauvoir, a dès l'origine accordé une large place au démontage des constructions identitaires, à travers l'analyse de textes poétiques et de réalisations esthétiques, mais aussi la critique des médias et de la publicité. Ces rubriques se retrouvaient aussi dans les organes de la tendance « lutte de classes » des « groupes femmes », comme *Les Pétoleuses* puis les *Cahiers du féminisme* (liés à la LCR), *Femmes travailleuses en lutte* (FTL, proches de l'OCT), ou encore dans *Histoires d'elles* ou *La Revue d'en face*<sup>74</sup>. De même le FHAR, animé notamment par Guy Hocquenghem et Françoise d'Eaubonne, de 1971 à 1973, puis le Groupe de libération homosexuelle

---

<sup>72</sup> P. Ory, « Une "révolution culturelle" ? », in G. Dreyfus-Armand, R. Frank, M.-F. Lévy, M. Zancarini-Fournel (dir.), *Les Années 68, Le temps de la contestation*, Complexe - IHTP/CNRS, Bruxelles, 2000, p. 220.

<sup>73</sup> Voir le discours préparé par René Crevel pour le Congrès international des écrivains de juin 1935 in *Une crainte qui les rassemblait, Paris 1935*, op. cit., p. 544-546.

<sup>74</sup> Voir le Centre des archives féministes de la Bibliothèque universitaire d'Angers et son *Guide des sources de l'histoire du féminisme, de la Révolution à nos jours*, édité en collaboration avec les Archives nationales, 2005, <http://bu.univ-angers.fr/ARCHFEM/index.htm>.

(GLH), avec ses trois tendances dont l'une s'intitulait « Politique et quotidien » (GLH-PQ), à partir de 1974, ainsi que les périodiques comme le trimestriel *Masques, Revue des homosexualités* (lancé en mai 1979) se sont aussitôt ouverts à des débats sur la fiction romanesque et cinématographique<sup>75</sup>.

L'universalisme se cache désormais dans les contours du local et sous les traits de l'individuel. Le masculin ne garantissant plus la neutralité, un « e » parlant s'ajoute aux substantifs et adjectifs comme militant(e). Le « s » s'invite même à la fin du mot pluriel. Déclinés en sensibilités toujours plus spécifiques, les mouvements glissent progressivement de l'affirmation d'un devoir de généralisation vers l'expression du droit à la différence. « Et c'est ainsi qu'une politique de l'absolu accouche d'une culture du relatif », note P. Ory.<sup>76</sup> La mutation affectant l'engagement politique contamine en retour la création artistique. L'écriture dramatique n'allait pas tarder à moduler ses voix en ce sens, échangeant le personnage contre l'être, enchâssant le soliloque dans le discours choral, chassant de la projection collective à l'introspection intime.

Révélatrice des contradictions qui travaillaient les groupes d'extrême-gauche à la fin de cette période, la crise de l'Organisation communiste des travailleurs marqua l'échec du projet de concilier bolchevisme et mouvementisme. Née de la fusion entre Révolution ! (OCR, ancienne composante de la Ligue communiste) et la Gauche ouvrière et populaire (GOP, courant maoïste du PSU), l'OCT se scinda en 1979 au cours d'un débat suscité, entre autres prétextes, par une critique du film d'Agnès Varda, *L'une chante, l'autre pas*<sup>77</sup> à la rubrique « culture » de l'hebdomadaire *L'Étincelle*. Ce long métrage conte la rencontre, les itinéraires séparés puis les retrouvailles de Pauline et Suzanne, dont l'amitié s'est nouée dans le combat pour la liberté de l'avortement et de la contraception. « Dans l'histoire de cette lutte, dit-elle, le procès de Bobigny - qui a abouti à la loi Simone Veil autorisant la contraception - est plus important que 68 », explique la réalisatrice<sup>78</sup>. Confrontant les exigences de la dialectique et les expériences du vécu, les militants des deux sexes alimentèrent une controverse opposant le désir d'encadrer et le refus de subordonner les luttes qui sapent le capitalisme, l'ordre bourgeois et la société patriarcale. Le courant A, pariant sur la convergence spontanée des mouvements sociaux, fit scission pour créer la revue *Partis pris* animée notamment par Alain Lipietz, Emmanuel Terray, Gérard Bach-Ignasse, Roger Rotman, Maya Surduts, Thérèse Brisac, de 1978 à 1983. Emmené par Henri Maler, Isaac Josuah, Samuel Josuah, Christian Lamotte (dit « Piquet »), Michel Théry et Irène Théry, le courant B, convaincu de la nécessité de construire une structure politique à même d'exercer un rôle directeur dans ces mouvements, maintint l'organisation jusqu'à sa complète dissolution en 1981, au lendemain de la victoire de la gauche "réformiste" aux présidentielles et aux législatives.

## Conjectures

Après 1968, l'extrême-gauche s'est assigné des responsabilités d'une ampleur excédant ses forces. Outre la construction d'un parti dans un environnement hautement concurrentiel, elle devait tout à la fois lever des mouvements de masse, les inspirer, les éperonner, les orienter, les ordonner dans une « convergence des luttes » (selon le PSU), un « front unique ouvrier » (d'après la LCR) ou un « front uni anticapitaliste » (suivant l'OCT), enfin les politiser en sorte qu'ils posent le problème du pouvoir. Plus elle s'engagea dans l'animation de ces mouvements, plus elle s'exposa à une contradiction entre l'ambition de les diriger et la volonté d'assimiler leurs acquis spécifiques. Les « révolutionnaires professionnels », tributaires en réalité d'une grande variété de statuts et de conditions, du permanent à l'employé, de l'étudiante à l'établie, du lycéen à l'enseignant, travaillaient à la globalisation constante des questions politiques. Une grève vise-t-elle l'État-patron par le truchement du gouvernement ? Bien, mais au-delà « c'est toute la société qu'il faut changer ». A l'inverse, un conflit sape-t-il une coutume sociale, une domination culturelle, un processus oppressif ? Parfait, mais à terme il s'agit d'imposer le « gouvernement des travailleurs ». S'il accepte d'échelonner des priorités, en communiste complet qu'il souhaite être le militant récuse tout découplage dans le noyau de la *praxis* qui aboutirait à justifier la distribution des rôles entre la cuisinière et le fonctionnaire, les praticiens et les théoriciens, les manuels et les intellectuels, les producteurs et les propriétaires des moyens de production, les simples citoyens et les détenteurs du pouvoir.

N'en déplaise aux Homais du moment, qui confondirent l'élixir de la totalité avec le poison du totalitarisme, la potion des camarades contenait une bonne dose de liberté. Des libertaires de l'ORA aux néo-staliniens du PCML, en passant par les nombreuses fractions du PSU, les églises majeures et les chapelles latérales du trotskisme, la vision d'un communisme accompli motivait leurs efforts. Il convenait d'instaurer l'unité

---

<sup>75</sup> Voir notamment *Le FHAR*, documentaire de Carole Roussopoulos, Video Out, Paris, 1971, 25', noir et blanc, diffusé par Images de la culture ; voir Yves Roussel, « Le mouvement homosexuel français face aux stratégies identitaires », in *Les Temps Modernes*, n° 582, mai-juin 1995, p. 85 à 108 ; voir aussi Frédéric Martel, *Le rose et le noir, Les homosexuels en France depuis 1968*, Seuil, Paris, 1996, rééd. « Points », 2000.

<sup>76</sup> P.Ory, « Une «révolution culturelle» ? », *op. cit.*, p. 224.

<sup>77</sup> Agnès Varda, *L'une chante, l'autre pas*, France, 1977, 120 min, 35 mm, couleur, production Ciné-Tamaris, avec Thérèse Liotard, Valérie Mairesse, Ali Raffi, Robert Dadies, Francis Lemaire.

<sup>78</sup> Agnès Varda, propos cités sur le site [www.cine-resistances.com/98/film/](http://www.cine-resistances.com/98/film/).

fondamentale des activités humaines, en surmontant la division entre travail libre et travail lié, en comblant le fossé entre création et production. L'action collective, l'auto-organisation, l'expression sans entrave des potentialités de chacun reviennent comme des leitmotivs dans les tracts et les éditoriaux. Si la référence à Rousseau reste relativement rare dans les textes théoriques, l'allégorie du peuple en liesse imprègne les discours. Toute lutte comporte une théâtralité spontanée que l'art se doit d'exhiber aux yeux du grand nombre. Sur ce point on constate néanmoins un décalage entre les familiers du brechtisme et ceux qui l'ignorent. Contrairement à des derniers, qui ne répugnent pas à la décoration ni à l'imagerie pourvu qu'elles enjolivent la cause, les premiers se gardent de figer l'élan contestataire dans des formes savantes ou dans des attitudes conventionnelles.

La critique du « formalisme abstrait » d'un art éthéré tente toujours les ouvriéristes, mais quasiment toutes les factions s'accordent à dénoncer la censure, celle que les barons du gaullisme manient encore sur un mode sporadique, celle aussi que les caciques du brejnevisme appliquent de façon systématique. Motivée par des intérêts étatiques ou par des raisons morales, elle est à bannir puisqu'elle ne peut servir qu'à l'occultation des rapports de domination. La LCR réclame ainsi dans son manifeste de 1972 « l'abolition de toutes les censures !<sup>79</sup> ». Ce texte diagnostique sous l'opposition coutumière entre culture de masse et culture d'élite la trace d'une fracture plus profonde de la pensée bourgeoise. « Quand la culture - c'est ce qui se vend bon marché aux masses - (télé, journaux) cher aux élites (tableaux, concerts), quand les principes sacrés de l'épargne sont vaincus par les séductions de la consommation, le culte de l'effort par le mythe de la chance, on enseigne toujours la morale et les règles de la tragédie classique mais en n'y croyant plus<sup>80</sup>. »

L'extrême-gauche emprunte en effet l'une de ses antennes à la critique de la société de consommation et de communication. Elle puise au petit bonheur ses arguments chez Wilhelm Reich, Marshall McLuhan, Jean Baudrillard ou Guy Debord, qui soulignent la contribution des industries culturelles à l'abrutissement des classes laborieuses. Enveloppant dans un même scepticisme l'action culturelle, qu'elle soit prônée par Gaëtan Picon, réformée par Francis Jeanson<sup>81</sup> ou raillée par Pierre Gaudibert<sup>82</sup>, elle regarde la politique culturelle de l'État comme un dispositif de contrôle social et plus spécialement d'encadrement de la jeunesse. Sa dénonciation de la « reproduction » s'inspire également de la sociologie de P. Bourdieu<sup>83</sup>. À part quelques allusions, les congrès des organisations révolutionnaires ne font guère mention de l'art dans leurs thèses. À l'instar de la Ligue communiste, ils se prononcent en revanche « contre les loisirs d'abrutissement ! contre la "culture" de consommation !<sup>84</sup> ». Oublieuse d'Adorno, cette critique de l'industrie culturelle dégage une forte odeur d'économisme. « Si les loisirs du capitalisme ne sont rien d'autre que les cinémas à prix exorbitants, loin des grands ensembles, les livres de poche distribués au hasard de tourniquets ; sa culture à la portée de tous, celle des théâtres populaires avortés[,] des musées solennels ; ses jeux, ceux de Guy Lux et du tiercé ; alors la bourgeoisie est malvenue de dénoncer la drogue, la délinquance des banlieues. [...] Malvenue de présenter des loisirs comme la récompense des peines du labeur, quand il [sic] n'en est que le prolongement et le complément<sup>85</sup>. »

L'OCT poursuit dans la même veine six ans plus tard, en incorporant à son argumentaire une perspective d'auto-expression qui dénote l'influence exercée sur les cercles politiques par les collectifs de plasticiens, de comédiens et de cinéastes, mais qui évoque aussi les analyses de Henri Lefebvre dans *Critique de la vie quotidienne* (1947 et 1958)<sup>86</sup>, ou encore les idées défendues par Michel de Certeau dans *La culture au pluriel* (1974)<sup>87</sup> et *L'invention du quotidien* (1980)<sup>88</sup>, quoique ces ouvrages fussent peu ou mal lus durant ces années d'élaboration hâtive. « Nous condamnons la manière qu'à [sic] la bourgeoisie de nous abêtir en prétendant défendre la culture. En fait, elle nous livre une sous-culture inintéressante, nous intoxique avec des chanteurs débiles et fascistes (comme Sardou) et se réserve un domaine culturel que la [sic] langage utilisé et les thèmes nous rendent étranger. Nous luttons pour avoir les moyens d'accéder à tous les produits culturels. Mais aussi pour pouvoir produire nous même [sic] notre propre culture, développer nos propres capacités artistiques, soutenir les comédiens, les chanteurs, cinéastes qui parlent de nous, de nos luttes, de nos espoirs<sup>89</sup>. »

<sup>79</sup> *Ce que veut la Ligue...*, op. cit., p. 152

<sup>80</sup> *Ce que veut la Ligue communiste*, LC, Maspero, Paris, 1972, p. 107 [ponctuation d'origine].

<sup>81</sup> Cf. *L'action culturelle dans la cité*, Seuil, Paris, 1973.

<sup>82</sup> Cf. *Action culturelle : intégration et/ou subversion*, Castermann, Paris, 1977.

<sup>83</sup> Cf. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction, Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Minuit, Paris, 1970.

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>85</sup> *Ibidem*.

<sup>86</sup> Voir tome I, *Introduction*, Grasset, Paris, 1947, rééd. L'Arche, Paris, 1958 ; tome II, *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche, Paris, 1962.

<sup>87</sup> Rééd. Seuil « Points », Paris, 1993.

<sup>88</sup> Voir tome I, *Arts de faire*, 1980, rééd. Gallimard « Folio essais », Paris, 1990 ; tome 2, *Habiter, cuisiner*, avec Luce Giard et Pierre Mayol, Flammarion « Folio essais », Paris, 1994.

<sup>89</sup> Extrait de *Changer de gouvernement ne suffit pas, c'est toute la société qu'il faut changer, Manifeste de l'Organisation communiste des travailleurs*, Éditions GL, Paris, 1978, p. 47-48.

Ces thèmes occupent une place moins congrue dans les revues théoriques paraissant dans la seconde moitié des années 1970, du moins les moins dogmatiques et les plus propices au débat : *Critique communiste*, liée à la LCR<sup>90</sup> de même que *Marx ou crève*, dont le premier numéro parut en 1969<sup>91</sup> ; *Communisme*, dont la première série commence en 1972 et la nouvelle reprend en 1978<sup>92</sup> ; *Premier Mai*, proche de l'OCT, apparue en 1976<sup>93</sup> ; *Partis pris*, créée en 1978 par les cadres de l'ex-courant A de l'OCT<sup>94</sup> ; ou encore l'éphémère *Contre cultures*, lancée en 1978 par le groupe Vendémiaire avec d'anciens rédacteurs de *L'Étincelle*.

Du dodécaphonisme à l'abstraction, les innovations des modernes n'étaient pas encore tout à fait digérées par le corps social, y compris parmi les jeunes instruits. La vitalité d'une recherche artistique de nouveau tolérée et même stimulée par la commande publique - grâce à André Malraux d'abord, du fait de Georges Pompidou et Michel Guy ensuite - déchargeait peut-être les « camarades » d'une pensée de la forme dont la grammaire et le vocabulaire échappaient à la compréhension des travailleurs, comme d'ailleurs à la majeure partie de la bourgeoisie éduquée. À défaut de se pencher sur des œuvres de rupture, il auraient pu s'interroger d'un point de vue matérialiste sur le rôle dévolu aux biens culturels dans le capitalisme développé. L'analyse des apparences devait reprendre du service dans une ère où leur transformation rapide accélérerait la circulation des marchandises et leur conversion en argent. Elle était promise à une grande pertinence dans une époque où l'organisation productive remodelait l'environnement urbain, où l'essor des moyens de communication bouleversait la configuration de l'espace public. Il est vrai que la *doxa* des barricades assimilait encore ce dernier aux boulevards parcourus par les manifestations et aux marchés sillonnés par les vendeurs de journaux.

Il est tentant de dévaluer ou d'exalter l'héritage du théâtre et du cinéma « militants », selon la lecture que l'on souhaite livrer, avec le recul, d'une décennie souvent appréhendée à travers des clichés, par manque d'archives, d'études et d'ouvrages. Mieux vaut plonger dans la complexité des questions que cette époque affronta, avec le lexique et les limites qui lui furent propres. Il serait réducteur de classer l'ensemble des artistes « engagés » sous une épithète générique. Pour ce qui est de l'art dramatique, il convient plutôt de distinguer les troupes qui prêtèrent leur concours à l'animation des luttes sociales, les auteurs et les metteurs en scène qui composèrent un nouveau théâtre à portée politique, les directeurs et les administrateurs qui poursuivirent l'idéal de l'éducation populaire, enfin les jeunes compagnies qui pratiquèrent des modes de production inusités. Il émana certes d'une génération aussi politisée de nombreuses et joyeuses tentatives d'enjamber d'un même bond les édifices de la domination, les conventions de la représentation et les habitudes des corporations. Leurs résultats sont assez parlants aujourd'hui pour invalider les théories qui baissent un rideau de fer entre la signification politique et la dimension esthétique de l'œuvre, les unes au service d'une pédagogie utilitaire, les autres au nom de la pureté de la création.

Force est de constater que l'extrême-gauche structurée de l'après-mai n'a guère vu clair dans ces catégories. De constitution hétérogène et instable, cet intellectuel collectif a dans son ensemble consenti une élaboration trop brouillonne pour éclipser les réflexions vieilles d'un demi-siècle qui furent menées dans le bouillonnement des lendemains de la Première Guerre mondiale. C'est dans ce milieu que la notion d'avant-garde fut réhabilitée, alors qu'elle subissait une sévère révision dans les cercles artistiques, parmi les plasticiens, surtout, mais aussi du côté des cinéastes et des gens de théâtre. Loin de stériliser l'œuvre, l'intention d'éclairer son récepteur sur les causes et les enjeux d'un conflit, ainsi que sur les puissances sous-tendant un discours, peut s'avérer la condition d'achèvement d'une forme, sinon le motif de sa transformation. Cela est sans doute démontrable pour Eschyle autant que pour Pinter, en passant par Gogol et en poussant jusqu'à Gatti. Soucieux surtout d'étendre leur influence dans les « masses radicalisées » et d'assurer « l'hégémonie sur l'avant-garde large » (formules consacrées par le premier congrès de la LCR en 1975)<sup>95</sup>, les militants critiques s'abstinrent de telles hypothèses. Ils soumièrent l'émancipation du lecteur ou du spectateur à la fourniture préalable d'une grille d'explication applicable à la plupart des situations concrètes. Ils privilégièrent une logique d'énonciation à laquelle l'expérience esthétique pouvait se prêter mais qu'elle n'était pas susceptible d'altérer. Des cadres de l'extrême-gauche ont chaussé ces lunettes lorsqu'il s'agissait d'entrevoir un art à destination des masses, alors que leur origine familiale, leur formation scolaire et universitaire, leurs fréquentations culturelles les rendaient aptes à apprécier, à titre personnel, des œuvres trop fines pour ce genre de filtre. En dépit de citations éparées, le marxisme de poche compilé à cet effet, pétri de léninisme, mâtiné de trotskisme ou de maoïsme selon les cas,

---

<sup>90</sup> Voir notamment le n° spécial *Culture*, Éditions La Brèche, Paris, 1979.

<sup>91</sup> Voir notamment le n° de juin-juillet 1975, comprenant des articles sur « Trotsky et les problèmes de la vie quotidienne, de la famille, des femmes et de la "Vie nouvelle" » ; « La science du texte rencontre Lacan » ; « Une histoire de scissions ou quand l'idéologie rejoint la psychanalyse » ; une Interview d'Ariane Mnouchkine.

<sup>92</sup> Avec notamment Henri Corbières, Charles Bettelheim, Patrick Tissier, Richard Copans, Daniel Lindenberg, Jacques Sapir, Robert Linhart, Christian Salmon, Bernard Fabrègues.

<sup>93</sup> Avec notamment l'économiste Manuel Bridier, le physicien Jean-Pierre Vigier, Danièle Léger, Dominique Gréoux, Henri Maler, Michel Théry.

<sup>94</sup> Avec notamment Alain Lipietz, Emmanuel Terray, Gérard Bach-Ignasse.

<sup>95</sup> Cf. *Une chance historique pour la révolution socialiste*, Cahier Rouge, Nouvelle série, n° 1, Paris, mai 1975, p. 38-40.

demeurait relativement imperméable aux suggestions de Walter Benjamin, Hannah Arendt, Georges Bataille, Michel Leiris, Michel Foucault, Roland Barthes, Gilles Deleuze, pour ne pas insister sur ce diable de Jacques Lacan...

### **Devenirs**

Un slogan de mai résume l'état d'esprit de la promotion des barricades : « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !<sup>96</sup> ». Les révolutionnaires des années 1970 voulurent exploiter le moindre avantage dans leur combat face aux états-majors des partis et des syndicats de la gauche réformiste. C'est pourquoi ils ratifièrent différentes formes d'expression qui bousculaient le système et le régime en place, et applaudirent maintes provocations artistiques contre les bureaucrates et leurs routines. En même temps, ils devaient prendre soin de se faire entendre de la base populaire dont ils convoitaient le contrôle. L'espoir de fédérer un front de forces favorables à une transformation en profondeur de la société a poussé les plus résolus à briguer la direction de mobilisations dont les élans menaçaient aussi la cohésion de leur propre modèle organisationnel, sorti du moule bolchevik. En avant, mais garde ! Ce dilemme ne les a pas dissuadés d'assimiler certains apports théoriques du mouvement des femmes, des minorités culturelles et des sensibilités sexuelles ; mais il les a entravés quand il s'agissait de penser à nouveaux frais les rapports entre l'esthétique et de la politique. Conduite à résipiscence, la génération suivante a embrassé la réforme et empoché la subvention. Retournant l'instable équation, elle s'est emparée du premier facteur en négligeant le second. Ces omissions alternées laissent ouvert l'espace de la réflexion et de l'expérimentation.

Emmanuel Wallon

---

<sup>96</sup> Voir Jean-Louis Brau, *Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! Histoire du mouvement révolutionnaire étudiant en Europe*, Albin Michel, Paris, 1968.